

Réponse à Emmanuel Désveaux

Vincent Debaene

DANS UN PRÉCÉDENT NUMÉRO de *L'Homme*, Emmanuel Désveaux a proposé une note de lecture consacrée à l'édition d'un choix d'œuvres de Claude Lévi-Strauss dans la Bibliothèque de la Pléiade, note de lecture peu bienveillante, il faut bien le reconnaître.

Après quelques hésitations, j'ai décidé de répondre à cette recension, moins par souci de polémique que parce que ce compte rendu effleure malgré lui quelques problèmes de fond, de sorte que je conçois ce "droit de réponse" qu'à bien voulu me laisser Jean Jamin plutôt comme l'occasion d'une mise au point. Car il est vrai que la préparation de cette édition n'était pas connue de tous et que de nombreux chercheurs en général, et anthropologues en particulier, se sont demandé comment le projet s'était formé et quel sens il fallait accorder à une telle publication – interrogations légitimes et qui méritent qu'on s'y arrête.

Je tiens au préalable à préciser que je parle ici en mon nom seul, comme ce fut le cas, du reste, dans l'ensemble des textes que j'ai écrits pour cette édition que j'ai préfacée et coordonnée, mais non dirigée au sens strict. Le directeur d'une édition "Pléiade" choisit à la fois ses collaborateurs et les textes retenus dans le volume (quand il ne s'agit pas d'œuvres complètes); en l'occurrence, les

éditeurs ont été sollicités individuellement par Gallimard et les textes qui composent ce volume ont été choisis, on le sait, par Claude Lévi-Strauss lui-même. Ce qui suit n'engage donc nullement les autres chercheurs qui ont participé à cette édition (Frédéric Keck, Marie Mauzé et Martin Rueff).

Je passerai rapidement sur le ton d'insinuation de la recension : le sous-entendu qui se garde bien de donner un contenu au fantasme ("on imagine volontiers les intenses tractations qui ont conduit à la désignation des artisans de cette édition, tractations menées entre vénérables institutions de la rive gauche : la rue Bodin [sans doute pour la rue Sébastien Bottin, où siègent les éditions Gallimard], la rue d'Ulm [...], et, enfin, la rue du Cardinal-Lemoine"), le persiflage (la rue d'Ulm – fréquentée il est vrai par trois d'entre nous, mais quittée il y a plus de douze ans – "plus que jamais vivier de toutes les ambitions"), la médisance, discrète mais efficace, à travers le choix de mots qui présentent ce travail de collaboration de plusieurs années comme une foire d'empoigne entre différentes disciplines et différentes "ambitions" (ainsi, lit-on que je me "réclame" de la "critique littéraire" – où Emmanuel Désveaux a-t-il lu chose pareille ? – et que je me "réserve le commentaire de *Tristes Tropiques*" quand Frédéric Keck "s'approprie"

_____ Réponse au compte rendu d'Emmanuel Désveaux paru dans *L'Homme*, 2009, 190 : 199-201.

Le Totémisme aujourd'hui et *La Pensée sauvage*, etc). On notera qu'Emmanuel Désveaux a pris soin toutefois d'épargner Claude Lévi-Strauss lui-même à qui est reconnue une certaine "habileté" dans la sélection de ses propres textes... N'insistons pas : aucune de ces formules ne se justifie ; aucune n'était nécessaire. On s'amusera néanmoins du raisonnement qui conduit l'auteur à ces considérations : il commence par se réjouir que quelqu'un quelque part ait eu l'idée de faire paraître "une sorte de portable Lévi-Strauss" ; puis il s'aperçoit que ce volume est publié dans la Bibliothèque de la Pléiade et le voilà qui regrette que le livre dont il rêvait paraisse dans une telle collection car cela, nous explique-t-il, "change considérablement l'esprit de la démarche". Mais peut-être les prémisses étaient-elles fausses, peut-être la publication de Lévi-Strauss en Pléiade ne visait-elle pas à donner un *reader*, comme on dit aux États-Unis, et peut-être aurait-il fallu commencer par s'interroger sur le sens d'une telle parution plutôt que d'y voir d'emblée une trahison de son propre désir...

Deux objections surgissent toutefois. La première concerne la pertinence même d'une édition critique de Lévi-Strauss. La seconde, l'identité des éditeurs (une anthropologue seulement, parmi les quatre collaborateurs) et la "récupération philosophico-littéraire" dont cette publication serait l'occasion. Je les aborderai dans cet ordre, après avoir noté cependant qu'aucune de ces deux critiques n'a trait au volume lui-même (presque rien n'est dit, en effet, des textes qui accompagnent cette réédition, de leur contenu, de leurs mérites ou de leurs défauts éventuels) et que, dans les deux cas, il s'agit d'objections de principe.

À en croire Emmanuel Désveaux, c'est d'abord le projet même d'une édition critique de Lévi-Strauss qui est contestable : on peut se demander, écrit-il, "si l'apport de notices et de notes qui caractérisent ce type d'édition ne présente pas plus d'inconvénients que d'avantages". En effet, il est selon lui "préférable [...]" qu'aucune instance d'autorité ne vienne interférer entre ["œuvre"] et le lecteur". C'est un refrain connu : l'érudition est desséchante ; les notices et notes (pourtant renvoyées en fin de volume)

parasitent la lecture. On peut commencer par s'étonner du romantisme de l'argument : il faudrait donc à Lévi-Strauss ce que nul ne défend plus pour Rimbaud lui-même : le face-à-face sans médiation avec le texte, débarrassé de toutes les scories de l'érudition qui s'interposent entre l'œuvre et le lecteur, pour que rien ne vienne troubler ce dialogue sacré. Sans même s'attarder sur ce fantasme d'une lecture immédiate et pure de toute détermination (fantasme auquel les théories de la lecture et la sociologie de la littérature ont fait un sort depuis longtemps), soyons sérieux : renoncerait-on, sous de tels prétextes, à une édition critique des œuvres de Bergson ou de Mauss ? Il faut croire qu'Emmanuel Désveaux qui prétend profiter de cette édition pour "faire le deuil de ses passions de jeunesse" n'en a pas encore tout à fait fini avec elles et avec les illusions qui les accompagnent toujours.

Il y a pourtant une raison "profonde" à ce refus principal de tout appareil critique : "l'éclairage supplémentaire qu'apporte cette sur-textualité n'est pas seulement de l'ordre de l'érudition. Comportant [sa] part d'interprétation, elle conditionne, guide, voire biaise la lecture [...]" Sans doute, dira-t-on, mais à moins de céder à une sorte de vulgate post-moderniste qui voudrait renoncer à toute prétention à la neutralité sous prétexte qu'il n'existe pas d'information factuelle pure, on pourra reconnaître que, entre l'éclairage historique et l'interprétation proprement dite, il existe des degrés et que la part herméneutique d'une note de fin de texte est plus ou moins grande. Nous avons dans cette édition adopté les principes qui valent en théorie pour toute réédition dans la Bibliothèque de la Pléiade et nous nous en sommes tenus, autant que possible, à des notes informatives : en retrouvant les sources de Lévi-Strauss lorsqu'elles n'étaient pas mentionnées, en identifiant les personnes ou les œuvres auxquelles il n'était fait qu'allusion, en précisant le sens de certaines remarques qui pourrait être obscur pour un lecteur d'aujourd'hui, en rappelant le contexte de certaines affirmations, etc. Quant aux notices, un lecteur un peu attentif aura tôt fait de remarquer qu'elles ne sont ni "structuralistes", ni "anti-structuralistes", qu'elles ne prennent pas parti

dans des débats anthropologiques, mais se consacrent pour l'essentiel à l'histoire des textes, depuis leur gestation jusqu'à leur réception. Il s'agissait donc bien de proposer une édition critique, c'est-à-dire non pas une édition qui "critique" l'auteur, comme Emmanuel Désveaux fait semblant de le croire, mais une édition qui établit un texte, en restitue les états successifs et en explique les obscurités.

Certes, il a néanmoins fallu faire des choix, pour d'évidentes raisons d'espace, et ceux-ci furent souvent douloureux. Ce fut le cas en particulier pour les appendices, pour la plupart inédits, renvoyés à la fin du volume. Libre à Emmanuel Désveaux d'y voir un "petit bric-à-brac sentant bon le sapin de l'érudition et la naphthaline de la collectionniste"; pourtant, là encore, il s'agissait d'abord d'éclairer l'histoire du texte. Si l'on considère par exemple le cas de *Tristes Tropiques*, il était impossible de reprendre l'intégralité des notes de terrain de Lévi-Strauss, ce qui, sans même parler des difficultés techniques, aurait été beaucoup trop long et tout à fait indigeste (ces notes sont néanmoins longuement décrites dans la notice et la note sur le texte). J'ai donc retenu les éléments qui, dans l'ensemble des avant-textes, présentaient une relative autonomie : la seule partie des notes de terrain qui prenne la forme d'un journal (celui-ci s'interrompt dès la rencontre avec les Nambikwara), ainsi qu'un projet de roman et un projet de pièce de théâtre que Lévi-Strauss avait commencés à son retour du Brésil. Dans ces trois cas, il s'agit de modes d'écriture ensuite abandonnés, autrement dit de renoncements qui précédèrent et préparèrent *Tristes Tropiques* permettant, par contraste, de mieux saisir à quel dessein obéit le récit de 1955. Quant à la jaquette, au prière d'insérer et à la quatrième de couverture (ces deux derniers textes rédigés par Lévi-Strauss lui-même), ils font eux aussi partie intégrante de l'histoire du livre, d'autant que comme souvent les éléments liminaires (ces "seuils" auquel Gérard Genette a consacré un ouvrage), ils ont, dans une certaine mesure, déterminé sa réception. Tout cela est largement expliqué dans la "note sur la présente édition", les notices, les "notes

sur le texte", et les notices introductives de chaque appendice, mais il aurait fallu sans doute un peu plus de curiosité pour s'en apercevoir.

À une seule occasion, Emmanuel Désveaux veut bien penser en termes de choix éditoriaux, et c'est pour regretter la reproduction sur papier bible des photographies de *Tristes Tropiques*. C'est un avis qu'on peut ou non partager (personnellement, je ne le partage pas, et d'autant moins qu'il suffit d'ouvrir une édition brochée récente de *Tristes Tropiques* chez Plon pour s'apercevoir que la qualité de la reproduction photographique n'a cessé de se dégrader depuis les années 1950); mais soyons sérieux : imagine-t-on une seule seconde que la réédition de *Tristes Tropiques* dans la Pléiade n'ait pas comporté ces photographies?... Cela aurait été la seule chose qu'on aurait retenue de cette édition et, soyons-en sûr, pour le déplorer.

J'en viens maintenant à la seconde objection d'Emmanuel Désveaux qui s'interroge sur "les qualités et les attributions de chacun des commentateurs" (parmi les quatre éditeurs, seule Marie Mauzé, en charge de trois des sept œuvres rééditées, est anthropologue). Selon lui, ces "qualités et attributions", d'une part, "donnent l'impression d'une compartimentation un peu abrupte des intérêts de Lévi-Strauss", d'autre part, contribuent à "un rabaissement de l'anthropologie comme discipline" et participent à une "récupération littéraro-philosophique" de l'œuvre de Lévi-Strauss. Je ne m'attarderai pas sur la première affirmation : en effet, on peut toujours rêver d'un éditeur unique qui aurait réuni toutes les qualités nécessaires à cette entreprise, qui aurait eu lui-même la culture encyclopédique de Lévi-Strauss, et qui aurait été compétent pour annoter à la fois ses réflexions sur la circulation des masques rituels chez les Salish et sur la théorie musicale de Chabanon, à la fois ses considérations sur le totémisme australien et sur l'histoire des Nambikwara. Malheureusement, il y a fort à craindre qu'un tel éditeur n'existe pas ; et il a donc fallu en effet, pour Gallimard, "compartimenter" en confiant l'édition des différents ouvrages à des chercheurs différents

– sollicités tout de même, rassurons Emmanuel Désveaux sur ce point, non pas pour leurs titres ou leur affiliation institutionnelle mais parce qu'ils avaient déjà travaillé sur les ouvrages en question. Mais le cœur de l'argument n'est pas là ; il est plutôt dans le constat que ni Frédéric Keck, ni Martin Rueff, ni moi-même ne sommes anthropologues de formation.

À cela, il y a une première façon de répondre, qui vaut ce qu'elle vaut : l'édition de texte n'est pas *a priori* un travail d'anthropologue. Concrètement, il s'agit de passer des heures dans les archives personnelles de l'auteur, de retrouver les articles de presse parus au moment de la publication du livre, de reconstituer le contexte et les circonstances de l'écriture et, plus généralement, de comprendre des textes et une pensée. Un anthropologue peut évidemment faire l'affaire, et je concéderais volontiers que certains aspects de sa tâche lui seront facilités, en particulier grâce à la connaissance en quelque sorte "interne" qu'il a de l'histoire de sa propre discipline. Mais à tout prendre, si l'on redoute que l'apparat critique parasite l'accès au texte en imposant une lecture particulière et orientée, on pourra aussi penser qu'un anthropologue engagé dans des débats disciplinaires n'est pas forcément le mieux prémuni contre la dérive interprétative ; les maisons d'édition savent que ce ne sont pas les Lacaniens (Sartriens, Batailliens, Malinowskiens...) historiques qui font les meilleures éditions critiques de Lacan (Sartre, Bataille, Malinowski...). Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que, placé à ce niveau, le débat puisse être fructueux ; de telles considérations sont toujours un peu fumeuses puisqu'on ne sort pas du "délit de faciès disciplinaire" qui consiste à décider *a priori* de la compétence d'un chercheur en vertu de son affiliation. Il ne s'agit certainement pas de nier l'existence des disciplines – qui sont bien réelles, ont leur histoire, leurs références propres, leurs débats internes et ne se rappellent jamais tant à nous que lorsqu'on vante les mérites de "l'interdisciplinarité" (la réaction d'Emmanuel Désveaux en est un exemple éclatant) – mais simplement de constater ceci : ce que l'édition de textes demande,

c'est d'abord beaucoup de temps, beaucoup de travail, de la rigueur et de l'honnêteté intellectuelle, et rien de tout cela n'est le privilège d'une discipline en particulier.

Il reste que la recension d'Emmanuel Désveaux touche du doigt une vraie question, car en effet, qu'on le veuille ou non, la publication d'un choix d'œuvres de Lévi-Strauss dans une collection à l'identité symbolique aussi forte que la Bibliothèque de Pléiade est un événement qui, en lui-même, réclame l'interprétation. (Et je ne mentionne pas les innombrables célébrations de son centenaire qui, elles aussi, mériteraient qu'un sociologue de la culture s'y arrête : que s'est-il joué de l'identité française dans ces cérémonies qui ont mobilisé, à divers titres, des institutions aussi variées que le Palais de l'Élysée, le Collège de France, le musée du quai Branly, Arte, Radio France, sans même mentionner la presse écrite¹?) Emmanuel Désveaux y voit donc un "rabaissement de l'anthropologie comme discipline" et une "récupération littéraro-philosophique". C'est l'interprétation la plus facile et la plus confortable, celle qui permet de ne pas aller y voir (inutile de lire les textes qui accompagnent l'édition) et de se replier bien à l'abri derrière sa ligne de front disciplinaire.

Essayons pourtant d'envisager les choses autrement. Qu'est-ce qui, dans cette parution, pose question ? Passons sur le fait que Claude Lévi-Strauss connaît la publication en Pléiade de son vivant, cas peu fréquent mais pas tout à fait isolé ; cela conduit à des considérations sur la construction de la figure auctoriale (le choix, par Lévi-Strauss lui-même, des textes qui composent le volume est l'élément central de cette construction) et d'éventuelles réflexions, qui ne vont jamais bien loin, sur la "monumentalisation", la construction du "mythe vivant", etc. Le point

1. Il n'est pas impossible qu'une telle enquête voie le jour, mais l'initiative viendra vraisemblablement de l'étranger : Un livre américain récemment paru et intitulé *Stardom in Postwar France* consacre d'ailleurs un chapitre à Lévi-Strauss, qui figure dans la table des matières aux côtés de Brigitte Bardot, Johnny Hallyday, Jean-Luc Godard et du général de Gaulle (cf. John Gaffney & Diana Holmes, eds, *Stardom in Postwar France*, Oxford-New York, Berghahn Books, 2007).

saillant est, bien entendu, disciplinaire : Claude Lévi-Strauss est un anthropologue ; que signifie l'intégration de son œuvre au "panthéon" littéraire et philosophique que constitue la Pléiade²? Au fond, ce que révèle la recension d'Emmanuel Désveaux, c'est une double protestation : contre une dépossession et contre le temps qui passe. Pour le dire abruptement : "C'est à nous, et il est trop tôt." Lévi-Strauss est un anthropologue, ce n'est pas simplement une figure de l'histoire de l'anthropologie. Par cette publication en Pléiade, non seulement on le fait basculer dans l'histoire, mais on fait de lui en quelque sorte "officiellement" (c'est-à-dire en fait *pour tout le monde*) une figure de la culture française ; ce faisant on précipite un destin, alors que sa place n'est pas encore là. En effet, nous dit-on, sa "réflexion, extrêmement puissante, est loin d'être dépassée d'un point de vue théorique" (loin de moi l'idée de contester une telle assertion) et il doit demeurer comme un interlocuteur vivant pour les anthropologues d'aujourd'hui, non être "embaum[é] [...] sous les bandelettes parfois un peu poisseuses [...] de la révérence littéraire". Telle est la véritable question : cette réédition en Pléiade consacre-t-elle une perte de pertinence anthropologique ? En l'intégrant à un patrimoine commun (la littérature est à tous, quand la science, domaine d'experts, n'est qu'à quelques-uns), dit-on également que son œuvre a cessé d'être intéressante pour les spécialistes ?

C'est donc bien la question du statut du discours anthropologique que pose cette réédition, puisqu'elle invite à s'interroger sur le rapport de ce discours au temps (ce qui en périmé, ce qui en subsiste) et sur son rapport avec les autres territoires de la pensée (et tout particulièrement ces formes de discours "patrimoniales" que sont la littérature et la philosophie). C'est un point que j'aborde dans ma préface (préface où je ne m'aventure certainement pas à définir "ce que serait, par essence, la littérature", et encore moins à la définir par le "vécu") en me demandant si Lévi-Strauss devient pour nous une sorte de nouveau Buffon, c'est-à-dire un auteur que, dès le XIX^e siècle, nul savant ne lisait plus comme

un pair – l'histoire naturelle de son temps ayant été balayée par ce qu'on allait bientôt appeler la biologie –, mais que l'honnête homme continuait à lire pour son "style" et parce qu'il était considéré comme un "immortel écrivain".

Mon hypothèse est qu'on peut répondre à cette question par la négative, que les rapports de la littérature et de l'anthropologie sont plus complexes qu'une simple opposition entre le sérieux et le style, autrement dit qu'on peut lire et relire Lévi-Strauss avec un autre profit que le simple agrément de la belle prose. Cela veut dire sans doute aussi que, contre Lévi-Strauss lui-même qui aimait comparer l'histoire de l'anthropologie à celle de la physique, on ne peut voir l'évolution de la discipline comme un devenir linéaire fait de révolutions successives qui périssent irrémédiablement les paradigmes antérieurs. Seuls les historiens ou philosophes des sciences relisent aujourd'hui Newton ; les physiciens ne le font pas car le contenu de l'œuvre de Newton a été intégralement absorbé par les progrès postérieurs de sa science. Mais les anthropologues d'aujourd'hui relisent Mauss ; ils relisent Malinowski et Durkheim, et cette relecture ne se réduit pas à un goût maniaque pour l'érudition, ni à un souci de révérence envers les grands maîtres. On peut faire un pari semblable pour Lévi-Strauss, qui demeure disponible pour toutes les réappropriations, par "l'industrie culturelle", bien sûr, mais aussi par toutes sortes de lecteurs, et par les anthropologues en particulier. Que ces derniers ne se soumettent pas au temps des commémorations et des anniversaires, rien n'est plus normal. La publication de ses *Œuvres* dans la Bibliothèque de la Pléiade n'est pas, en effet, un événement scientifique comme

2. Je simplifie excessivement : je ne crois pas que la Bibliothèque de la Pléiade représente le canon ou le panthéon – c'est un raccourci facile à usage d'une sociologie paresseuse –, mais il est notable que Lévi-Strauss soit le premier représentant des sciences sociales à y entrer. Sur l'histoire de cette collection, dont la fonction et les usages ont varié au cours de bientôt quatre-vingts années d'histoire, voir Alice Kaplan & Philippe Roussin, "A Changing Idea of Literature: The Bibliothèque de la Pléiade", *Yale French Studies*, 1996, 89 : 237-262.

le fut par exemple la sortie d'*Anthropologie structurale* ; c'est un événement "culturel", si l'on veut, et un épisode de plus dans l'histoire des relations compliquées entre littérature et anthropologie en France. Le sens de cet épisode – comme celui des célébra-

tions du centenaire – reste sans doute encore en partie à déchiffrer. Une chose est sûre cependant : il y a, pour l'anthropologie, mieux à penser avec Lévi-Strauss, et sans doute mieux à faire avec cette édition, que de se lamenter d'une dépossession.

*Columbia University
Department of French & Romance Philology, New York
vd2169@columbia.edu*

N. B. Comme on a pu s'en apercevoir à la lecture, le présent texte a été écrit avant le décès de Claude Lévi-Strauss. Alors que l'émotion est encore vive chez ceux, qui l'ont côtoyé ou ont eu la chance de profiter de son enseignement, on éprouve d'autant plus fortement la nécessité intellectuelle de repenser son héritage et la forme que celui-ci peut prendre.